

## Place aux livres

---

Number 99, 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6718ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

### ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(2009). Review of [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (99), 52–57.

Hélène Quimper et Daniel Drouin. *La prise de Québec/The Taking of Québec*. Québec, Commission des champs de bataille nationaux et Musée national des beaux-arts du Québec, 2009, 133 p.



À défaut de n'avoir pu nous offrir une reconstitution de la bataille des plaines d'Abraham, la Commission des champs de bataille nationaux s'est associée au Musée national des beaux-arts du Québec pour la présentation, cet été, d'une modeste mais intéressante exposition intitulée *La prise de Québec*. Les deux organismes ont aussi eu l'heureuse idée de matérialiser la réflexion des deux commissaires de l'exposition, Hélène Quimper et Daniel Drouin, dans une publication qui est l'indispensable complément de l'événement.

Hélène Quimper est historienne à la Commission des champs de bataille nationaux à Québec. Son texte, « Québec, 1759-1760 : au cœur de la guerre de Sept Ans » reconstitue avec précision le fil des événements qui, du 12 janvier au 13 septembre 1759, ont mené à la prise de Québec tout en replaçant l'événement dans le contexte beaucoup plus large des intérêts géopolitiques des deux grandes puissances coloniales, l'Angleterre et la France, qui s'affrontent à ce moment-là sur tous les terrains disponibles. La synthèse historique est brève mais efficace, bien appuyée par des témoignages, voire des confidences, des principaux acteurs.

Daniel Drouin est conservateur de l'art ancien avant 1850 au Musée national des beaux-arts du Québec. Son texte, « La prise de Québec : 250 ans

d'échos artistiques » propose une réflexion personnelle et originale sur le rôle de l'œuvre artistique dont l'objectif est de commémorer un événement politico-militaire. L'œuvre, qu'elle soit peinture ou monument, ne trouverait son véritable sens que si on la met en relation avec son époque, les pratiques artistiques qui prévalent à ce moment, les interventions des commanditaires. Ainsi, l'auteur ne manque pas de souligner à propos des tableaux représentant la mort de James Wolfe et de Louis-Joseph de Montcalm que « la grandiloquence des gestes et la conformité aux règles de l'art et aux goûts de l'époque prennent le pas sur la vérité historique ». Allons au-delà du propos de l'auteur. L'œuvre d'art commémorative n'échapperait pas à la dialectique du réel tel qu'il est et du réel tel qu'on voudrait qu'il soit. On pourrait même pousser l'audace jusqu'à affirmer que, plus que toute autre création, elle n'échappe pas à l'idéologie.

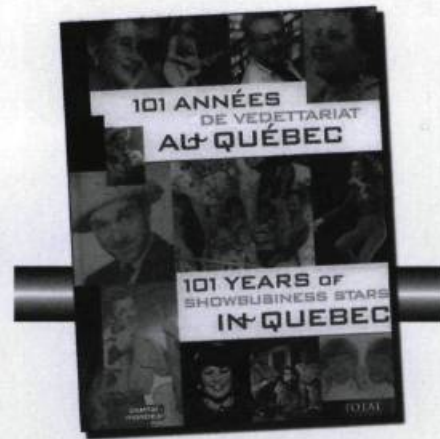
Un dernier mot sur la qualité artistique de cette publication dont la conception graphique a été faite par l'agence de création Bleuoutremer. Le format inhabituel – presque carré – de l'ouvrage, la disposition du texte dans la page, le dialogue dynamique et cohérent que celui-ci entretient avec l'image, l'utilisation alternée du papier mat comme support aux textes et du papier glacé pour donner tout leur éclat aux reproductions des œuvres retenues pour l'exposition font de *La prise de Québec/The Taking of Québec* un agréable *coffee table book* que tout « québécois » se doit de posséder.

Serge Pallascio



Philippe Laframboise *et al.* *101 années de vedettariat au Québec*. Outremont. Éditions du Trécarré et Montréal. Le Journal de Montréal, 2000, 160 p.

À l'ère des études savantes sur la fabrication des célébrités (*celebrity culture*) analysant les impacts sociaux de la culture de masse, principalement dans le monde anglo-saxon, on trouve par ailleurs au Québec un album assez unique présentant chronologiquement des portraits de plusieurs de nos grandes vedettes de la chanson, de la radio, de la littérature, de la télévision, depuis



le début du XX<sup>e</sup> siècle. En fait, *101 années de vedettariat au Québec* ressemble à un album de photographies de nos vedettes passées et récentes. Or, là où les admirateurs de tous âges voudraient reconnaître leurs célébrités préférées, l'historien du XXI<sup>e</sup> siècle trouvera au contraire un intérêt peut-être plus grand à identifier ces vedettes d'antan, autrefois célèbres, en se demandant à quel point furent-elles importantes et pourquoi, dans certains cas, les a-t-on oubliées si rapidement? Autrement dit, si ce livre nous montre les personnalités les plus connues du Québec depuis plus de 100 ans, comment se fait-il que certaines soient si rapidement retombées dans l'anonymat?

La première moitié de l'ouvrage est la plus intéressante du point de vue iconographique et la plus instructive sur le plan historique. Plusieurs vedettes montréalaises des années 1920 et 1930 y apparaissent dignement : Julien Daoust, fondateur du Théâtre National Français, mais aussi des comédiens : Eugénie Verteuil, Pierre Durand et Juliette Béliveau (p. 10). En plus de nombreuses photographies, on rencontre quelques documents d'époque, comme cette affiche présentant trois salles et leurs programmes de spectacles à Montréal : le Cristal, le National, le Palais Royal (p. 11). On revit la période du burlesque des années 1940 avec Olivier Guimond (le premier de ce nom) (p. 17), des personnages de la radio comme Mimi D'Estée (p. 19), le compositeur Ernest Lavigne, des chanteurs légendaires comme Lionel Daunais et Raoul Jobin (p. 21).

Ouvrage richement illustré, le texte y est toutefois minimal. En fait, *101 années de vedettariat au Québec* n'a que deux défauts : celui de se concentrer beaucoup trop sur la scène montréalaise.

laise, à une époque où chaque région avait ses propres vedettes créées par les stations de radio locales (comme Saint-Georges Côté à Québec). De plus, les dates de plusieurs photographies sont souvent inexactes, par exemple dans le cas des photos de Denise St-Pierre (plutôt en 1970 qu'en 1954) et de Denise Filiatrault (probablement en 1967, mais non en 1960) (p. 42-43). Cet album rare n'a pas d'équivalent au Québec : il est en outre un symptôme de la disproportion flagrante entre les archives iconographiques d'avant 1950 (très limitées en nombre) et la surabondance d'images d'après 1980. On le parcourt avec plaisir.

Yves Laberge



Françoise Deroy-Pineau. *Marie de l'Incarnation. Femme d'affaires, mystique et mère de la Nouvelle-France.* Montréal. Bibliothèque Québécoise, 2008, 335 p.



Marie Guyart (Marie de l'Incarnation) est née en 1599 et baptisée le 28 octobre à Tours. À dix-neuf ans, elle devient veuve. C'est une femme d'exception. D'abord femme d'affaires prospère, elle est attirée par la vie mystique et entre chez les Ursulines à 31 ans, puis elle s'embarque pour la Nouvelle-France à l'âge de 40 ans.

Quelques années plus tard, elle implante le monastère des Ursulines

à Québec, première école de filles de langue française en Amérique du Nord. Elle rédige plusieurs ouvrages sur les langues amérindiennes.

Son œuvre spirituelle, en particulier les deux *Relations de Tours et de Québec* (1677) et son abondante *Correspondance* (1681) en firent une personnalité majeure de l'histoire religieuse de la Nouvelle-France, qualifiée de « Thérèse du Nouveau Monde » par Jacques-Bénigne Bossuet.

Depuis le 22 juin 1980, « elles est considérée comme bienheureuse par l'Église catholique ».

Cette biographie, en trois parties, trace un portrait saisissant de cette pionnière qui a contribué à l'exploration et à la construction du Nouveau Monde :

L'Aventure (p. 9-95)

Entre deux mondes, l'Atlantique des pirates et des icebergs; les Amérindiens, ceux pour qui le voyage a été fait; la mode de Paris doit-elle prévaloir à Québec?; la Nouvelle-France en construction; si la France nous manque : quitter ou mourir.

À Tours au bord de la Loire (p. 99-208)

Une femme s'éveille dans une ville qui s'endort; aux sources de l'énergie; domestique dans une entreprise d'import-export; femme d'affaires philanthropique; mère monoparentale; la vie chez les Ursulines quand on a été femme d'affaires; rêves d'aventure insolite et négociations serrées; comment traverser la France en se faisant des amies.

Installation dans un nouveau pays (p. 211-308)

Dangers dans trois directions : Iroquois, Anglais, calomnies françaises; alcool, fourrure et tremblement de terre; cela sonne gros et commence bien; l'Amérique du Nord devient-elle française?; la mère fondatrice dresse son bilan; vie d'une vie.

Une très imposante bibliographie complète ce volume (p. 309-323), suivie des repères chronologique : 1534-1676.

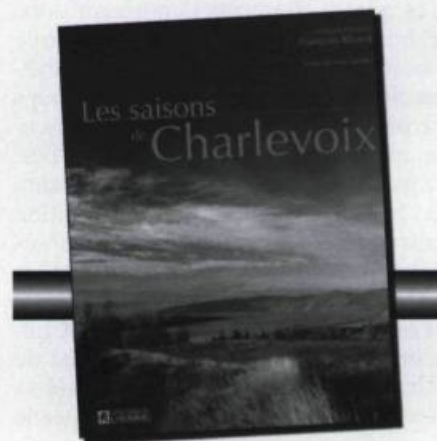
L'auteure, canadienne et française, montréalaise et tourangelle est journaliste et sociologue, spécialisée en socio-histoire.

Ce livre très intéressant est écrit à partir des textes de dom Claude Martin, fils de Marie de l'Incarnation, et de nombreuses bibliographies.

Laval Lavoie



François Rivard [photographies] et Yves Ouellet [textes]. *Les saisons de Charlevoix.* Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2006, 238 p.



Prenant part à la lignée de ces beaux livres, livres table à café, le présent album est d'une facture irréprochable. L'éditeur, qui n'est plus à ses premiers faits d'arme dans ce type d'ouvrage, propose cette fois Charlevoix comme région à admirer. Cette muse d'artistes est présentée ici dans l'alternance de ses saisons. Nul suspense ni de cinquième saison à l'horizon : le printemps ouvre le bal, suivi de l'été, qui poursuit son cours vers l'automne pour finir avec l'hiver. À travers cet écoulement du temps, l'album fait état de manifestations naturelles, de changements dans ses paysages agricoles, dans son patrimoine bâti, dans l'éclatement de ses couleurs et des modes de vie qui s'adaptent au climat. Ainsi paré de ses plus beaux atours, ce coin du Québec s'offre à l'égérie du chasseur d'images. Photographe de profession, François Rivard est né à Trois-Rivières en 1952. De sa Mauricie natale, il est initié par son père Harvey Rivard, photographe portraitiste. Il se retrouve donc avec un appareil photo au cou dès son jeune âge et, à dix-sept ans, il décide de devenir photographe et s'inscrit à l'École des métiers de Trois-Rivières. Par la suite, il entreprend une carrière professionnelle, posant son œil de métall notamment sur les grandes centrales syndicales du Québec et le monde artistique. En 1981, il largue les amarres et s'installe dans son nouveau port d'attache, à Baie-Saint-Paul. Visiblement amoureux de cette région, c'est le parcours du photographe de nature que réunit ce livre qui s'étale sur plus de 25 ans de travail et d'observation. Ce

recueil photographique s'ouvre par un texte d'introduction, suivi d'une biographie sur François Rivard, pour ensuite laisser s'exprimer totalement les saisons dans ce qui les fonde de l'intérieur. Les quatre chapitres s'amorcent donc d'abord par les mots, entreprise assurée par le journaliste et auteur Yves Ouellet. Ses textes peignent, par petits coups de pinceau, le portrait subtil de chacune d'elles : le printemps la festive, l'été la pastorale, l'automne la flamboyante et l'hiver l'éclatante. Comme transition entre les textes et les photographies couleur, les auteurs ont choisi d'offrir à l'œil du lecteur quelques photos noir et blanc. Cette technique met à l'avant-scène la richesse du travail visuel de Rivard qui s'exprime ici dans toute sa force et sa beauté, notamment avec le magnifique portrait d'un cultivateur de Baie-Saint-Paul. Le lecteur poursuit dans une féerie de couleurs, où la présence de personnages croqués sur le vif ponctue çà et là le paysage. Sur fond de mer et de montagne, le piègeur d'images s'abreuve à cette vie charlevoisienne faite de pittoresques traces du passé avec ses granges, ses croix de chemin et de regards plus contemporains avec le tendre printemps des enfants du photographe. La visite des lieux se termine par une courte bibliographie. On note cependant l'absence d'une filmographie, même si le travail du cinéaste Pierre Perrault est évoqué dans le texte. Ouvrir ce livre, c'est poser son regard, à la suite des auteurs, sur une région coup de cœur, et ce, dans l'alternance de ses saisons.

Pascal Huot



Jean-François Beauchemin, en collaboration avec Gil Cimon. *Ici Radio-Canada : 50 ans de télévision française*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2002, 255 p.

Au cours des dernières années, nous avons à quelques reprises signalé dans nos pages l'ouvrage *Ici Radio-Canada : 50 ans de télévision française* en guise de référence sur l'histoire de la télévision au Québec (voir le n° 38 de *Cap-aux-Diamants*). Presque toute la télévision du réseau pancanadien s'y retrouve évoquée par des images : depuis les émissions pour enfants comme *Monsieur Surprise*, incarné par Pierre



Thériault, jusqu'aux téléseries encore récentes, avec une multitude de téléromans (comme *La pension Velder*), sans oublier ces moments où l'histoire d'une nation se fait à la télévision : soirées d'élections, référendums, crises et catastrophes (comme la tempête de verglas de 1998). En outre, on revoit l'âge d'or des téléthéâtres : *Des souris et des hommes* d'après John Steinbeck (p. 80) et *Au retour des oies blanches* de Marcel Dubé (p. 82). Plusieurs pages témoignent des moments forts de notre histoire tels que rendus par la télévision; d'autres exemples illustrent simplement de grands moments de télévision.

Pourtant, le livre *Ici Radio-Canada* est loin d'être parfait. La faible organisation des sections montre la difficulté de faire de l'histoire avec la télévision en transposant de l'écran au livre : on n'y trouve aucune chronologie, mais plutôt une présentation thématique peu justifiée où l'ancien côtoie sans cesse l'actuel. Les textes très brefs manquent souvent d'approfondissement et restent trop en surface. La mise en pages laisse également à désirer : certaines photographies sont inexplicablement petites sur une page de grand format et presque vides (*La reine morte*, p. 79; *Premier Plan*, p. 127). De plus, certaines de ces images sont mal choisies et s'apparentent trop à des photos promotionnelles d'animateurs, au lieu de les montrer dans le feu de l'action. Néanmoins, il reste un fait rare à souligner : l'ouvrage comporte un index très utile. Le résultat général laisse perplexe : on devine que les archives de Radio-Canada sont d'une richesse infinie, mais cet ouvrage à la présentation soignée ne parvient pas à organiser ces images d'une manière logique ou efficace. Pourtant, notre plaisir de découvrir tant de belles images, si évocatrices et char-

gées de souvenirs cache partiellement le caractère désordonné de ce livre et nous empêche d'être plus sévère.

Yves Laberge



Peter MacLeod. *La vérité sur la bataille des plaines d'Abraham*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2008, 491 p.



Demeurer objectif est le défi de tout historien. Peter MacLeod, lui, va plus loin en nous proposant la « vérité » sur ce qui s'est réellement passé lors de la bataille des plaines d'Abraham. Ce projet ambitieux, l'auteur souhaite le réaliser par l'entremise des témoins les plus humbles de cet affrontement. Des hommes comme William Hunter, Joseph Trahan et Ouharalihte dont les récits nous rappellent « qu'une campagne militaire engage d'abord et avant tout des êtres humains ». En dépit de son titre, cet ouvrage va bien au-delà de la journée du 13 septembre que l'auteur replace dans le contexte du siège de Québec et de la guerre de la Conquête. S'il reprend ce procédé conventionnel, MacLeod se démarque toutefois de ses prédécesseurs sur la question du « front intérieur » que doit mener l'armée française afin d'assurer son ravitaillement. Il s'intéresse également à l'impact de la barque à fond plat sur les opérations amphibies menées par les Britanniques au cours de l'été de 1759. Entrant dans le vif de son sujet, l'auteur nous présente enfin son interprétation de la bataille des plaines d'Abraham. Captivant, le récit impressionniste de

MacLeod souffre toutefois d'une surestimation de la valeur défensive des Buttes-à-Neveu dont il compare le versant ouest aux escarpements retranchés de Carillon et de Montmorency. Ce parallèle étonnant l'amène d'ailleurs à blâmer sévèrement Louis-Joseph de Montcalm dont il relève le manque d'expérience à titre de général. À l'opposé, le gouverneur Pierre de Rigaud de Vaudreuil est pourtant dépeint en « militaire de carrière [...] doté d'une vaste expérience », et ce, bien qu'il en soit à son baptême du feu lors du siège de Québec.

Voilà donc un ouvrage qui aurait bénéficié d'une analyse tactique un peu plus approfondie. L'espace nécessaire à cette fin aurait pu être gagné à même la sixième partie du livre où l'auteur philosophe longuement sur l'évolution de la société québécoise, de James Wolfe à Shane Doan. Malgré ces quelques défauts, le récit de Peter MacLeod n'en demeure pas moins une excellente synthèse d'un siège et d'une bataille dont les échos se font toujours entendre, 250 ans plus tard.

Dave Noël



Frédéric Bastien. *Le poids de la coopération : le rapport France-Québec*. Montréal, Québec Amérique, 2006, 275 p.

Professeur d'histoire, Frédéric Bastien est spécialisé en relations internationales. Il publie ici son deuxième ouvrage composé de six chapitres, essentiellement basés sur les relations entre ces deux représentants de la francophonie après 1960.

Si l'auteur signale que la plupart des livres sur le général Charles de Gaulle traitent des relations entre celui-ci et le Québec, c'est qu'au Québec la bibliographie de l'Institut Charles-de-Gaulle est peu connue du public. Elle fait montre, dans une plaquette de quelques dizaines de pages, des nombreux mémoires et études portant sur plusieurs aspects de la carrière du général de brigade Charles de Gaulle, autant militaire (celle que les Québécois n'ont jamais considérée) que politique (que les Québécois ont retenue). Le chapitre 1 est intitulé « De Gaulle et le Québec ». L'auteur fait état des prémisses des relations France-Qué-

bec avant de Gaulle, mentionnant la présence du navire la *Capricieuse* et le séjour d'Adolphe Chapleau en France dans le but de créer le poste d'agent général (poste qu'occupera Hector Fabre). Il relate aussi cet incident de 1960 qui fait dire au colonel Martin, l'aide de camp du lieutenant-gouverneur Onézime Gagnon, en référence à la bataille de 1759, « c'est alors que vous autres, maudits Français, vous nous avez abandonnés ». Cette déclaration et celle dans laquelle François Flohic convainc le chauffeur de de Gaulle de poursuivre son élan vers l'hôtel de ville de Montréal, le 24 juillet 1967 (p. 51), font partie des citations célèbres qu'aime rappeler François Flohic lorsqu'il évoque le sujet. Si la politique étrangère de de Gaulle est décisive au cours de la V<sup>e</sup> République, c'est qu'elle tente de maintenir le rayonnement de son pays dans tous les domaines. En ce sens, il fera du Québec son allié. Les circonstances du voyage du général, en 1967, sont donc relatées avec des détails pertinents, justes et parfois nouveaux. Il en va de même pour les réactions de son gouvernement, à commencer par celles de Xavier de la Chevalerie et de Maurice Couve de Murville. Si de Gaulle sympathise tant avec la cause québécoise, c'est qu'elle s'inscrit de manière cohérente au sein d'une volonté de combattre la bipolarisation du monde entre deux blocs et particulièrement l'omnipotence états-unienne. Mais en même temps, il craignait que cette politique du « Québec libre » nuise à la cohésion du Canada anglophone face aux Américains (p. 60). Cependant, plusieurs trouvent que de Gaulle en fait trop même si son objectif va de pair avec un Québec indépendant. Il procède également à la nomination de Pierre de Menthon au consulat de France à Québec, en 1968. N'empêche qu'au bout du compte les échanges connaissent, après le voyage de de Gaulle, une nette accélération, fait qui est peut-être également imputable, ce dont ne fait pas état l'auteur, à la nouvelle loi qui crée le ministère des Relations internationales, aux investissements économiques de la France par le ministère de la Défense ou des Affaires étrangères dans les opérations que conduisait alors le Québec, évoquées sans trop de précisions par Claude Morin dans *l'Affaire Morin*. En effet, la présence de l'ex-ministre de la Défense du Canada, Léo Cadieux, alors ambassadeur du Canada à Paris, qui utilise

ses contacts à Ottawa pour étoffer la coopération franco-canadienne aurait pu être approfondie (p. 96) (sujet abordé dans le chapitre 2).

Le chapitre 2 est consacré au gaulisme sans de Gaulle à la suite du résultat négatif du référendum d'avril 1969. L'auteur relate aussi les relations de Georges Pompidou, puis de Maurice Schumann, qui effectue une mission au Québec, en septembre 1971. Le chapitre 3 s'intéresse à la question québécoise sous Valéry Giscard d'Estaing. Cette période confirme que les échanges entre la France et le Québec, consécutifs aux accords signés après la visite du général de Gaulle, ont permis une ouverture de la France vers la position nationaliste des Québécois, diluant pour ainsi dire les réactions hostiles vis-à-vis du Québec libre de 1967. Le chapitre 4 traite de la continuité sous la présidence de François Mitterrand, notamment des tractations qui se font en vue de la création du Sommet de la francophonie, problème qui sera résolu par Brian Mulroney. Le chapitre 5 s'intéresse à la période après Mitterrand, celle qui voit notamment la nomination controversée de Wilfrid-Guy Licari. Certains Québécois pensaient que Licari ne pouvait pas défendre les intérêts du Québec du fait de son passé de fonctionnaire fédéral. Cette position nous semble absurde si l'on réduit la défense des intérêts du Québec aux intérêts du Parti québécois alors que de nombreux sympathisants de René Lévesque, sinon du Québec comme Eric Kierans, Clément Vincent, Gilles Lamontagne, Marcel Masse, ont eu des postes dans la haute administration fédérale (les deux derniers comme ministre de la Défense). De toute manière, n'est-il pas évident que, vis-à-vis de la France comme du Canada, les Québécois ont su et savent favoriser les alliances et éliminer les adversaires dans les contextes de concurrences et de réussites politiques? Il suffit de bien relire Claude Morin et de se rappeler les propos de John Turner à cet effet pour comprendre. Un des faits relatés dans ce chapitre et qui surprend est la célébration du 400<sup>e</sup> anniversaire du Canada en 2004, comme quoi les dates de découvertes changent au gré des prises de position des décideurs politiques (évoquant ici de l'installation à l'île Sainte-Croix en 1604...). Le chapitre 6 est consacré aux « Perspectives sur les relations franco-québécoises ». Il commente à rebours notamment les positions de Pierre-Elliott Trudeau sur

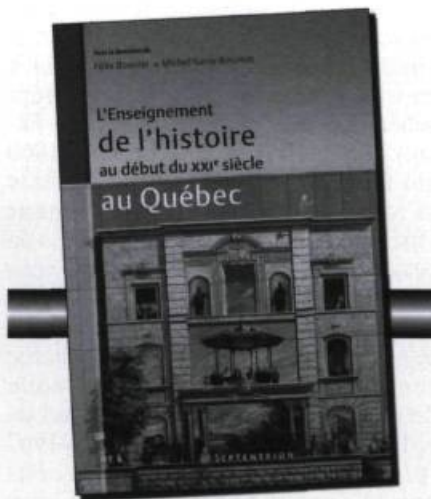
le bilinguisme. Il est intéressant d'observer les analyses de Bastien qui font voir les divergences entre Mitterrand et de Gaulle, celles entre de Gaulle et son gouvernement. L'ouvrage de Frédéric Bastien synthétise ce vent de renouveau qui a caractérisé la politique militaire de de Gaulle entre 1966 et 1970. Il se base sur de nombreux entretiens (environ une cinquantaine) faits avec des témoins de l'époque dont certains, interviewés il y a maintenant dix ans, sont décédés. Reste cependant de nombreux points à éclaircir sur les dimensions purement économiques de l'implication du ministère de la Défense de France entre 1966 et 1970 et du recours potentiel, pour cette même période, au Fonds monétaire international. En somme, payer la dette de Louis XV est une chose, mais encore faut-il comprendre comment elle peut être prouvée et mise en contexte à l'époque où le Québec connaît des remous importants sur le plan militaire. Comme beaucoup d'auteurs, Bastien focalise sur la visite du général de Gaulle sans suffisamment relater, avec clairvoyance et discernement, les étapes qui ont permis par la suite à une génération de répondre à son appel.

Jean-Nicolas De Surmont



Félix Bouvier et Michel Sarra-Bournet (dir.). *L'enseignement de l'histoire au début du XXI<sup>e</sup> siècle au Québec*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2008, 178 p.

Cet ouvrage collectif rassemble une douzaine d'exposés présentés en octobre 2007 lors du 45<sup>e</sup> congrès annuel de la Société des professeurs d'histoire du Québec. Enseignants, historiens et didacticiens sont très loin de s'entendre sur presque tous les aspects de l'enseignement de l'histoire au cours secondaire, en particulier sur la place et le rôle de l'histoire dite « nationale » mais que certains préfèrent qualifier d'histoire « du Québec », concept qui traduirait mieux la réalité présente de la société québécoise et permettrait d'esquiver la fastidieuse ambiguïté du nationalisme. Finalité de cet enseignement, découpage du programme officiel par « périodes » ou par « thèmes », formation à la citoyenneté ou formation tout court, partir du présent ou



déboucher sur le présent, favoriser chez les élèves le développement de compétences diverses : tous ces sujets sont traités. Au fond, cette querelle de spécialistes, les uns de tendance plus historienne, les autres d'affinité plus didacticienne, ne contribue guère à éclairer le seul sujet approprié, fondamental dans toutes ces matières, soit : l'histoire comme outil d'apprentissage pour les élèves du Québec.

Toute histoire, écrite, racontée, enseignée, est le résultat d'une enquête. L'étymologie nous apprend que l'historien est un enquêteur, qui veut savoir, un apprenti en somme qui travaille pour apprendre. Qui enseigne l'histoire, se fiant aux travaux sans cesse renouvelés des historiens et en tirant ses propres conclusions, doit donc aider l'élève à enquêter pour apprendre. Pour y réussir, il faut des indices, des outils (documents, textes, illustrations) se rapportant à l'époque, au lieu et à la question étudiée. Comment s'y prendre pour intéresser les élèves québécois à l'histoire? Voilà l'enjeu essentiel.

L'histoire du pays se loge au sein de l'histoire universelle, et il n'existe pas de version unique ni pour l'une ni pour l'autre. Leur enseignement ne présente aucun risque s'il est fait dans une perspective d'objectivité tout autant que d'actualité. Faut-il cependant rappeler que, dans l'ensemble du cours secondaire, l'histoire n'est pas la seule discipline apte à former des citoyens cultivés et compétents! Les langues et la géographie, notamment, peuvent épauler l'histoire pour étudier le milieu où vivent les élèves. Ceux-ci découvriront alors tous les ingrédients de la durée et de l'espace.

Et dire que j'écrivais sur ces mêmes sujets au milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi va l'histoire!

Fernand Grenier



Stéphane Lemire [photographies], Gilles Dallaire [légendes] et Richard Séguin [texte de présentation]. *Les chemins des Cantons-de-l'Est*. Québec, Les Publications du Québec, 2007, 175 p. (Coll. « Coins de pays », 6).



Héritier de ses prédécesseurs dans la collection « Coins de pays », laquelle fait voir des images couleur d'une région du Québec, rien ne détonne dans la facture du présent ouvrage. Celui-ci porte sur les Cantons-de-l'Est, un coin d'Amérique qui a conservé la trace des immigrations loyaliste, irlandaise et écossaise. C'est au cœur de ces montagnes bleues que Stéphane Lemire pose son regard de photographe pour en révéler la diversité visuelle, où se côtoient architecture, nature, saison et industrie. Suivant le cours des pages, le lecteur visite notamment le sommet du mont Pinacle, un gigantesque caillou sculpté par un glacier, ainsi qu'une vieille grange construite en rond pour empêcher Satan de se cacher dans un coin, lui qui se plaît à tourmenter les bêtes. L'auteur capte également l'image contemporaine du recyclage d'un pont ferroviaire sur la rivière Massawippi. Il fixe dans l'instant l'étonnement des bovins d'Eaton, lorsqu'ils voient sortir du bois un de leurs lointains cousins. Ancien artisan au quotidien *La Tribune* de Sherbrooke, le photographe emprunte les chemins de Saint-Armand jusqu'au lac Mégantic, de Danville jusqu'à la frontière des États-Unis pour partager les beautés du paysage et les gestes de ceux qui l'habitent. Cet album donne à voir, au détour de l'errance, une maison solide aux dépendances fragilisées à Birchton, une grange à douze côtés bâtie en 1882

à Mystic, en passant par le voisinage de l'église Union et l'église anglicane à Way's Mills et les murales créées par Serge Malenfant à Sherbrooke.

Deux auteurs apportent leurs mots aux clichés, un artiste engagé et un ancien journaliste de *La Tribune*. Le premier, Richard Séguin, ayant fixé sa demeure à Saint-Venant-de-Paquette, signe le texte de présentation, une narration personnelle sur son amour de cette terre foulée. Les légendes, quant à elles, sont assurées par Gilles Dallaire. Sa plume, qui accompagne chacune des photos, vient préciser le lieu de prise de vues en plus d'y révéler tour à tour un détail architectural, historique ou anecdotique. L'ensemble est complété par une carte des endroits photographiés, une biographie des auteurs et une petite bibliographie du lieu. L'ouvrage, qui fait également office de promoteur touristique pour la région, offre un assemblage de représentations évocatrices des contrastes qui font la force et la richesse tant de l'agriculture que de la villégiature dans le charme de ce terroir.

Pascal Huot



Claudel Huot et al. *L'âme de Québec*. Montréal. Les Éditions de L'Homme, 2007, 204 p.

Le photographe québécois Claudel Huot a réuni dans cet album une centaine de ses plus beaux clichés de la ville de Québec parmi ceux réalisés depuis 40 ans. Fin connaisseur et promoteur intuitif, il a su éviter les endroits trop connus pour mettre en valeur des rues moins fréquentées, des façades que l'on n'avait pas remarquées, des perspectives originales, comme une jolie vue de la ruelle des Ursulines (p. 180-181). La belle couverture montre le croisement oblique des rues Monseigneur-De Laval et Hébert, tout près des bureaux de la revue *Cap-aux-Diamants*. L'artiste explique brièvement sa démarche photographique : « le but de ma démarche est de capter l'éphémère pour le transposer en images intemporelles » (p. 11).

Les sujets choisis sont dans quatre catégories : la nature en ville, l'architecture, le fleuve Saint-Laurent, mais aussi la vie urbaine. Les scènes de rue sont parmi les plus réussies : on peut voir une foule surprise par une averse qui s'est rassemblée sous la porte Saint-Jean (p. 19), des canotiers sur la rivière Saint-Charles (p. 72-73), le domaine de Maizerets (p. 58-61), la rue Couillard (p. 144-145, 182-183), une très belle vue en plongée de l'archevêché (p. 150-151). Les dernières pages témoignent des inondations annuelles dans la rue Dalhousie (p. 200-203). Ces photographies panoramiques ne sont pas toutes en couleurs et datent des 30 dernières



années; en outre, quelques pages se déplient pour offrir une perspective plus vaste. Dans certains cas, on devine que le photographe s'est parfois rendu chez des gens, dans leurs maisons, afin de profiter d'une perspective peu fréquente.

On regarde *L'âme de Québec* avec un grand plaisir. Même les familiers du Vieux-Québec découvriront des lieux splendides et apprécieront le talent de Claudel Huot. C'est un livre qui durera longtemps et qui ne se démodera pas. En soi, il est à la fois un beau livre sur Québec et une œuvre d'art d'un artiste talentueux.

Yves Laberge



Nous sommes aussi en ligne...

[www.capauxdiamants.org](http://www.capauxdiamants.org)

**CAP-AUX-DIAMANTS**  
 Tél. : (418) 656-5040  
 Téléc. : (418) 656-7282  
 revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca